

Les morceaux qu'il nous présente dans cette nouvelle édition, font la plupart très-propres à réfuter la prévention dont le poëte se plaint:

Mille obstacles fâcheux doivent me rebuter ;
 Mon pays peu connu vient aussi m'arrêter :
 Car enfin, quand mes vers, avoués du Parnasse,
 Aux premiers écrivains disputeroient la place,
 Si le nom de ma ville est connu du lecteur,
 Ce nom seul suffira pour décrier l'auteur.

J'ai lu avec plaisir le langage simple & ingénu de deux bergers, déplorant les malheurs de la guerre avec ce ton & ces idées de *pure nature*, si l'on peut parler de la sorte, qui font le vrai caractère des bucoliques.

Nos moutons n'osent plus paître dans nos prairies,
 Ils sont tous renfermés ! & dans leurs bergeries,
 Je crains que les soldats, plus cruels que les loups,
 Malgré mon chien & moi, ne les ravissent tous.
 Je tremble de me voir enlever ma houlette,
 Mais je crains encor plus de perdre ma mufette ;
 Tu fais que par ses sons tendres, harmonieux,
 Je charme les ennuis des bergers de ces lieux,
 Et que ses doux accens, sur nos vertes fougères,
 Ont souvent adouci nos plus fiers bergères.

Berger, n'en doutez point, la discorde animée
 N'est plus dans le cachot qui l'avoit renfermée ;
 Après avoir languï quelque-tems dans les fers,
 Elle va s'en venger sur cent peuples divers ;
 Ses horribles serpens, étincelans de rage,
 Soufflent dans tous les cœurs le desir du carnage,
 Et le feu qui reluit dans ses affreux regards
 A déjà répandu l'effroi de toutes parts ;
 A son terrible aspect la paix épouvantée,
 Vers le ciel, en fuyant, est d'abord remontée ;
 Rien ne la peut flechir, & mille vœux offerts
 Ne l'ont point arrêtée un moment dans les airs.